

LES HOMMES APPROXIMATIFS

CAROLINE GUIELA NGUYEN

FRATERNITÉ

CYCLE DE CRÉATIONS

CARNET DE BORD

DÉCEMBRE 2020

CONTACTS

ISABELLE NOUGIER, DIRECTRICE DE PRODUCTION

+33 6 12 81 23 87

I.NOUGIER@LESHOMMESAPPROXIMATIFS.COM

COLINE LOGER, PRESSE & COMMUNICATION

C.LOGER@LESHOMMESAPPROXIMATIFS.COM

LESHOMMESAPPROXIMATIFS.COM

LES HOMMES APPROXIMATIFS

La compagnie les Hommes Approximatifs a été créée en 2009. Elle réunit Caroline Guiela Nguyen (metteuse en scène, autrice, réalisatrice), Alice Duchange (scénographe), Benjamin Moreau (costumier), Jérémie Papin (créateur lumière), Antoine Richard (créateur sonore), Claire Calvi (collaboratrice artistique), Manon Worms (dramaturgie) et Jérémie Scheidler (dramaturgie, vidéo).

La compagnie affirme dans ses créations son amour conjugué pour la fiction et le réel. Elle convoque pour cela des comédiens, professionnels ou non, venant d'horizons sociaux, géographiques, culturels, spirituels, différents pour que les « mondes se rencontrent et que l'on invente, ensemble, un commun ». Elle affirme, en effet, les deux pieds dans le réel, que notre plus grande arme aujourd'hui est l'imaginaire : que deviendra l'humain, s'il n'est plus capable d'imaginer l'humain ?

Caroline Guiela Nguyen est associée à l'Odéon-Théâtre de l'Europe ainsi qu'à la Schaubühne à Berlin. La compagnie Les Hommes Approximatifs est associée à la Comédie – CDN de Reims. Depuis 2009, elle est implantée à Valence, en Région Auvergne-Rhône-Alpes. Elle est conventionnée par le Ministère de la Culture-DRAC Auvergne Rhône-Alpes (CERNI) , la Région Auvergne-Rhône-Alpes et la Ville de Valence. La compagnie est subventionnée par le Conseil départemental de la Drôme et soutenue par l'Institut français à Paris dans le cadre de ses activités à l'étranger.

LE CYCLE FRATERNITÉ

4 CONTES EN CRÉATION :

ARLES - PARIS - BERLIN - ...

Depuis 2018, la compagnie imagine un cycle de création autour d'un seul mot : FRATERNITÉ. Pour cela, nous imaginons plusieurs contes fantastiques qui nous projetteront sur les 60 prochaines années.

FRATERNITÉ se décline actuellement en quatre opus :

- *Les Engloutis* : un court-métrage tourné en juillet 2020 à la Centrale d'Arles et qui sortira printemps 2021.

Ce court-métrage est produit par Les Films du Worso (Sylvie Pialat et Benoît Quainon) et Les Hommes Approximatifs

- *FRATERNITÉ, Conte fantastique* : une pièce de théâtre, créée été 2021 et qui sera en tournée en France notamment à l'Odéon, théâtre de l'Europe, puis en Suède, Allemagne, Pologne, Italie, Portugal, Espagne, Croatie, Belgique...

- *L'Enfance, la Nuit* : une pièce de théâtre avec des comédiens de l'ensemble de la Schaubühne et des enfants. Cette pièce sera créée au printemps 2022 à la Schaubühne.

- *Opus n°4 (titre à définir)* : pièce de théâtre créée saison 2023/24



LES ENGLOUTIS

ARLES

NOTE D'INTENTION AU CNC

MARS 2018

L'image interdite

Cela fait 4 ans que je rentre tous les mois dans cet espace où personne, presque, ne rentre.
4 ans que je ressors avec ces corps et ces voix que je tente par la parole de faire imaginer aux
Autres.

L'image y est interdite
Aucun appareil photo.
Aucune camera.

Quelque fois, un micro posé sur une table qui capture des sons que l'on peine à entendre à
cause des portes qui claquent.

Je rentre donc tous les mois dans un lieu que personne ne peut voir ni entendre.

Mon souhait en réalisant ce projet part donc de ce postulat simple et clair:
sortir de l'invisibilité.

Avec pudeur et respect en mesurant au mieux possible l'impact pour tous.

Au commencement

Je suis rentrée en prison par le théâtre.

Un homme détenu, appelons le Jean a fait appel à l'extérieur pour mettre en scène une histoire
qu'il avait écrite sur une feuille A4.

Dès lors, en collaboration étroite avec l'administration de la Maison Centrale d'Arles, avec l'exi-
gence de ces comédiens détenus et l'implication de partenaires extérieurs, nous avons monté
deux pièces de théâtre au sein même de la centrale et mobilisé un travail rigoureux et puissant
dans des ateliers théâtre.

Chaque histoire que vous allez lire est liée à eux.
Elle ne les raconte pas dans les faits.
Elle ne raconte pas non plus la prison et son organisation.

Le temps

Tout a commencé quand un détenu, nommons le Olivier, m'a livré une histoire. Il était en prison et n'avait pas vu ses enfants durant 4 années. Quand il rentra chez lui, il prit sa petite fille dans ses bras et l'appela: Emma. Mais Emma était cachée derrière sa mère, elle avait maintenant 8 ans et c'est sa cadette qu'il n'avait jamais vue qu'il serrait contre lui. Sa cadette qui avait l'âge de sa fille quand il était parti pour ne revenir que plusieurs années plus tard.

Quand Olivier me raconte cette histoire il me dit:

Je savais bien qu'elle avait 8 ans. J'ai fêté seul chacun de ses anniversaires. Mais c'est ma tête qui pouvait pas réaliser...

Le temps s'arrête pour nous. Et c'est quand on voit la vie avancer pour ceux que l'on aime qu'on se demande où nous sommes passés..

Voilà ce que j'ai voulu imaginer avec eux :
un monde où le temps transporterait leur conflit existentiel.

Le besoin absolu de fiction

Il s'agira bien d'une fiction, entièrement, pleinement. Une fiction comme jamais je n'en ai écrite. Dans mon travail de metteuse en scène, j'ai besoin de redoubler de ruse pour ramener l'impression du réel sur le plateau; reconstruire à l'identique des restaurants sur la scène, caster des comédiens qui ne l'étaient pas la minute d'avant...coller en filigrane l'impression du réel pour que nos histoires ne soient pas déconnectées du bruit du monde.

Ici, le souci est ailleurs.

Le corps de ces hommes, leurs langues, leurs visages, le poids des histoires sourdes qui grondent lorsque nous ne buvons qu'un simple café m'ont poussée à imaginer au contraire,

UN CONTE FANTASTIQUE.

Pour imaginer ce groupe de détenus, il ne fallait pas les laisser là où ils étaient.

Il fallait les déplacer et raconter leur tourment depuis un espace et un temps qui n'existait pas encore.

Il fallait partir totalement avec eux, mais ailleurs.

Je vois tous les jours des gestes que j'aurai voulu capturer malgré eux, des embrassades entre hommes pudiques, têtes contre têtes, des mains qui tremblent de toucher une femme pour la première fois depuis des années, des yeux remplis de larmes quand quelqu'un les prend dans leur bras.

Toutes ces choses que je vois d'eux, je veux les capturer, les inscrire sur une pellicule.

La puissance de la fiction me fascine toujours.

Après la fin du monde, des hommes et des femmes qui auraient disparus reviennent, avec l'âge qu'ils avaient quand on les pensait partis à jamais.

C'est en injectant l'impensable dans ce groupe d'hommes que l'on va créer un tremblement et attraper notre projet. Au contact de la fiction la plus folle se révèlent leur plus grandes peurs, leurs plus grands tourments. Se révèlent aussi tous ces petits gestes du quotidien qui racontent toute une vie.

Toute une vie, qui, pour nous, hommes et femmes libres, est inimaginable.
Nous faisons le pari ici de toucher un peu du doigt une réalité inimaginable grâce à l'inimaginable.

Huit clos

C'est dans un lieu fermé que je ferai donc mon premier film.
La contrainte est de taille mais elle est puissante car elle a totalement guidé mon geste d'écriture.

Parler ici, de ce huit clos, ne se borne pas à un unique lieu fermé. Entre un parloir, une cellule, une promenade ou une unité de vie familiale, il y a des règles du jeu qui ne sont pas les mêmes.

C'est cela qui va inspirer la circulation dans le film.

Les larmes

Je me rends compte à chaque fois que j'écris, il y a un ton ou du moins une entrée dans la fiction qui implique l'empathie, la fragilité, les larmes. Très longtemps, je me suis défendue de cela, pensant qu'il s'agissait d'une chose impure et naïve.

Aujourd'hui j'assume cette façon que j'ai de raconter le monde. Je ne sais pas écrire avec distance, mais j'exige toujours de moi, que les larmes que je souhaite provoquer soient comme une réconciliation avec ce que l'on pourrait appeler :

La fraternité.

J'ai aujourd'hui un besoin urgent de filmer ces hommes au plus près d'eux, au plus proche de leur souffle quand il est coupé par une émotion nouvelle, d'être sur leur peau, leurs mains.

J'ai besoin de les cueillir là où eux-mêmes ne s'attendaient pas à se trouver, j'ai besoin de les filmer là où les spectateurs ne s'attendaient pas à les trouver.

Au plus près d'eux.



UN TOURNAGE EN MAISON CENTRALE

JOURNAL

MARS 2018 - JUILLET 2020

Une maison centrale est un établissement pénitentiaire sécuritaire.
Il y en a 6 en France parmi les 188 établissements pénitentiaires.

La maison centrale d'Arles héberge 135 personnes condamnées à de très longues peines et pour des faits graves :

44% sont condamnées à des peines de 20 à 30 ans

13% sont condamnées à la réclusion criminelle à perpétuité

8 d'entre elles sont écrouées depuis plus de 20 ans consécutifs

90% sont condamnées pour des faits criminels, parmi lesquels 58% sont condamnées pour homicide volontaire ou assassinat

54% des personnes incarcérées ont plus de 40 ans.

Elle a pour mission de garder ces personnes condamnées, mais également de préparer leur sortie, aussi lointaine fut elle, pour éviter la récidive.

230 personnes y travaillent : personnel de surveillance, personnel administratif, technique, psychologues, enseignants, médecins, infirmières, conseillers d'insertion et de probation, groupement privé GAIA.

Ouverte en 1991, elle a été inondée en 2003 et fermée durant 6 ans. Elle a rouvert en 2009.

.

LES PARTIES PRENANTES

LES HOMMES APPROXIMATIFS

Caroline GUIELA NGUYEN, autrice, réalisatrice, metteuse en scène
Elsa HUMMEL-ZONGO, administratrice de production

MAISON CENTRALE D'ARLES

Corinne PUGLIERINI, cheffe d'établissement
Bruno MAGNIEN, chef de détention
Jean-François BRESSET, adjoint au chef de détention – responsable intra-sécurité

SERVICE PENITENTIAIRE D'INSERTION ET DE PROBATION – BOUCHES DU RHONE

David LAUREOTE, directeur
Belkacem MEBARKI, Directeur SPIP de la maison centrale d'Arles - jusqu'en janvier 2020
Jean CAUVE, Chef d'Antenne ARLES-TARASCON, remplacé ponctuellement par Maud CHARRETON
Nicole ESCARTIN, secrétaire du SPIP
Camille POUJOL, Conseillère pénitentiaire d'insertion et de probation SPIP 13/maison centrale d'Arles
Lorella TERRIEN, Assistante sociale SPIP 13 /maison centrale d'Arles
Jérôme GUIMON, Conseiller Pénitentiaire d'Insertion et de Probation SPIP 13 /maison centrale d'Arles, jusqu'à fin 2019
Aurélié BAUCHET, coordinatrice culturelle

DIRECTION INTERREGIONALE DES SERVICES PENITENTIAIRES SUD-EST - MINISTERE DE LA JUSTICE

Julien TROULLIOUD, coordinateur culturel
Séverine CHARDIN, responsable de la communication

DIRECTION DE L'ADMINISTRATION PENITENTIAIRE- MINISTERE DE LA JUSTICE

Colombe BABINET, responsable des productions audiovisuelles - Service communication

LES FILMS DU WORSO

Sylvie PIALAT, Productrice
Hilaire Pertuis, Directeur administratif et financier
Solène Caron, Responsable juridique
Elsa BOUTAULT-CARADEC, directrice de production

MARS 2018 - *l'accord de la maison centrale*

C'est en 2014 que le le groupe de détenus s'est constitué. Et depuis avec Joël Pommerat et Caroline Guiela Nguyen, puis Caroline Guiela Nguyen seule, le groupe est resté soudé, avec un même appétit pour les projets artistiques. Et ce ne sont pas seulement les détenus mais aussi tout le personnel administratif, particulièrement impliqué dans ce projet qui a fait évoluer le regard sur les détenus, qui permet aujourd'hui cette continuité. Un attachement rare et précieux..

La maison centrale d'Arles donne donc son accord de principe pour les ateliers en 2018 et le tournage en 2019. Cet accord est essentiel : le film devient réel, les ateliers menés avec les détenus ont un nouvel objectif concret.

Nous pouvons dorénavant :

- enregistrer et retranscrire les ateliers puis écrire le scénario.
- envoyer de la matière aux détenus entre les répétitions en passant par le SPIP pour que le travail continue entre les répétitions
- faire intervenir d'autres intervenants ou comédiens
- faire entrer du matériel et réaliser un décor léger.

Se posent alors de nombreuses premières questions :

Quelles procédures devons-nous entamer ? Quel est l'échéancier à respecter ?

Quelles sont les règles à connaître pour le tournage ?

Y-a-t-il d'autres règles ?

Loin d'être arrêtés par les règles et les protocoles à respecter, il nous faut au contraire prendre le parti d'en jouer.

NOVEMBRE 2018 - *les autorisations de participation*

Sylvie Pialat productrice et fondatrice des Films du Worso est présente à la maison centrale d'Arles pour expliquer à l'équipe administrative le fonctionnement de la chaîne de production du cinéma. Elle nous apprend que pour la diffusion télévisuelle, nous pourrions viser une diffusion pour Arte. Une sortie DVD est également prévue.

Nous sommes en attente de l'autorisation de participation au tournage pour les détenus. Corine Puglierini nous informe que c'est la Direction de l'Administration Pénitentiaire (DAP) qui décide quel détenu est autorisé ou pas à participer au film. Cette validation de l'autorisation de diffuser leur image est nécessaire au plus vite, car c'est cela qui conditionne la faisabilité même du film et le montage de la production.

Julien Trouilloud a déjà entamé les démarches auprès de la DAP. Les avis sont a priori favorables pour l'ensemble des détenus participants sauf pour une personne. Caroline rédige un dossier de présentation du projet pour appuyer les demandes en cours.

D'autres questions se posent :

Quels lieux de tournage possibles ? Quels horaires ?

Quelle équipe ? Pas plus de 18 personnes extérieures en même temps.

Où stocker le matériel ?

Quelles mesures de sécurité mettre en place ?

DÉCEMBRE 2018 - *présentation du synopsis*

Nous sommes une semaine en immersion à la maison centrale d'Arles pour écrire le projet. Caroline présente présente le synopsis du film.

Julien Trouilloud nous indique que l'autorisation de diffusion a été validée pour tous les détenus, mais que la validation au niveau national n'est pas encore actée.

Cette information est capitale pour déterminer l'entière faisabilité du projet.

Un point est fait sur les conventions à mettre en place et les financements du projet.

SEPTEMBRE 2019 - *répétitions*

Lors d'un atelier, Jean improvise avec un comédien professionnel qui joue un surveillant. Ce surveillant vient annoncer au détenu joué par Jean qu'il est libérable, qu'il va sortir de la maison centrale. Le comédien ordonne vigoureusement à Jean de faire son sac pour partir car, enfin, il est libre. Jean arrête alors l'improvisation, explique au comédien : « *tu ne peux pas jouer ça comme ça ! Tu crois vraiment qu'un surveillant qui m'a vu en prison depuis 10 ans, que je côtoie tous les jours viendrait m'annoncer ça comme cela ?* »

Quelle joie lorsque la fiction nous apprend tant sur le réel !

OCTOBRE 2019 - *mise en place du calendrier de tournage*

Il est temps d'étudier les hypothèses de calendrier de tournage.

La question des horaires est rediscutée :

Nous proposons une entrée de l'équipe de tournage le matin, sans les détenus et visitons un nouveau lieu pour lever les contraintes horaires de l'atelier A.

Nous évoquons également la possibilité que d'anciens détenus qui ont participé aux ateliers et sont depuis sortis de la maison centrale d'Arles puissent tout de même participer au film.

Quelle politique de rémunération de l'équipe mettre en place pour les comédiens détenus ?

JANVIER 2020 - *financement du film*

Malgré l'absence de soutien du CNC, Les Films de Worso et nous prenons la décision de faire le film. Les Films du Worso ont obtenu une aide pour la réalisation de court-métrage et Les Hommes Approximatifs investissent à hauteur de 10 000 euros.

Nous envisageons un tournage en 2 étapes : une étape en région parisienne (scènes sans les détenus) et une autre à la maison centrale, dans les différents espaces évoqués ensemble avec les participants au projet.

Le tournage est fixé avec l'accord de la maison centrale d'Arles du 6 au 15 avril 2020.

MARS 2020 - *l'implication des détenus*

Lors du tournage, qui aura lieu sur deux semaines, les comédiens tourneront 5 heures par jour pour être de retour à 18h30 dans leurs cellules.

Tous les détenus qui participent au projet libèrent entièrement la période de tournage et adaptent leur calendrier de rendez-vous en fonction : salons, parloirs et unité de vie familiale. Les unités de vie familiale sont des appartements au cœur même de la prison. Leur particularité est de ressembler à n'importe quel appartement. Il y a une chambre parentale, des chambres pour enfants, le salon, la cuisine... Chaque détenu peut faire la demande d'y passer 24, 48 ou 72 h en famille avec comme seule contrainte : faire entendre sa voix quand le surveillants passent de l'autre côté du mur.

Il existe donc un espace qui est fait pour qu'ils oublient, durant 3 jours pour les plus chanceux, là où ils sont vraiment. Un comédien détenu nous raconte :

Chacun a sa chambre mais en réalité, on met tous les matelas dans le salon et on dort tous ensemble...

Enfin, moi je ne dors pas, je pince mes enfants, je les touche, quelque fois, je les réveille mais c'est plus fort que moi je ne sais pas si c'est vrai ou si c'est faux ce que je vis. »

Pour les décors, nous choisissons finalement l'atelier A.

L'administration accepte l'usage de cet espace à la condition de matérialiser une cloison entre le studio de cinéma et ce qui restera une partie atelier. Une entreprise en concession est en effet installée dans l'atelier et certains détenus devront y travailler le matin. Il faut donc que nous installions une cloison pour ne pas perturber le travail, d'autant plus que certains travailleurs sont des détenus participant au projet.

17 MARS 2020 : DÉBUT DU CONFINEMENT

15 AVRIL 2020 - *l'incertitude*

Nous espérons une reprise des tournages de cinéma en juin.

FIN AVRIL 2020 - *vers une reprise en juillet ?*

Jean Cauvé nous informe qu'il envisage la possibilité d'un tournage à la mi-juillet.

Nous devons trouver des solutions par rapport aux contraintes horaires du tournage en Centrale. Nous aimerions idéalement un tournage à l'extérieur de la prison pour lever ces contraintes, au moins pour l'équipe de tournage. Inattendu : Jean Cauvé nous informe qu'un tel tournage serait légalement faisable. Il va falloir rencontrer la juge d'application des peines, Me Santini. L'octroi de l'autorisation dépendra entre autres des conditions de tournage : le principe de la sortie d'un détenu par jour semble la bonne solution.

Ces hypothèses seront à revoir dès que les conditions de permissions de sortie des détenus seront définies.

11 MAI 2020 : FIN DU CONFINEMENT

MI-MAI 2020 - quel protocole sanitaire ?

Elsa Boutault-Caradec, la directrice de production du film nous informe que le secteur du cinéma est en attente de protocoles de travail de la part des assureurs.

Quelles sont les conditions nécessaires pour reprendre les démarches d'organisation d'un tournage ?

La même semaine, elle contacte Jean Cauvé pour en savoir plus sur les modalités du déconfinement en centrale et l'interroger sur le maintien ou non de la faisabilité du tournage en juillet.

Il nous est demandé de choisir un lieu unique de tournage : en centrale ou à l'extérieur.

Si jamais nous choisissons un tournage en extérieur, il faudra mettre toutes les chances de notre côté pour que la Juge d'Application des Peines autorise les détenus-comédiens à sortir : prévoir un plan de tournage avec des scènes en duo et résoudre la question de la dernière scène où tous les détenus sont censés participer. Il est impossible qu'ils sortent tous en même temps.

DÉBUT JUIN 2020 - une quatorzaine inévitable?

Les conditions sont très favorables à la maison centrale d'Arles pour que nous puissions envisager un tournage du 20 au 31 juillet. Cependant, se pose toujours la question de, soit ramener l'équipe en prison ou, au contraire, de faire sortir les détenus et de tourner en studio à Arles - à l'exception de la scène de fin.

L'administration pénitentiaire est optimiste quant à l'obtention des permissions pour tous les détenus concernés. Mais sans garantie effective, nous sommes obligés de continuer à envisager les deux cas de figure.

Reste un obstacle : à l'heure actuelle, toute sortie en permission entraîne pour les détenus une mise en quatorzaine en quartier d'isolement à leur retour en prison. Il ne nous semble pas envisageable de leur demander cela : la levée de cette mesure devient une condition indispensable à un tournage extérieur.

11 JUIN 2020 - les permissions de sortie

Nous envoyons notre demande pour les permissions de sorties à Mme SANTINI.

À sa demande, nous travaillons sur deux cas de figure et à la priorisation des sorties car les détenus ne sont pas tous permissionnables :

En priorité : Jean et Nino qui jouent dans le décor de la salle d'attente, ainsi que Galynette ancien détenu qui lui ne pourra pas se rendre dans la maison centrale d'Arles.

Si nous devons monter le décor de la salle des attentes dans deux espaces différents, cela représenterait une perte de temps importante dû à un double montage/démontage.

Préférables : Cédric, Mich' et Anthony.

Plusieurs raisons liées à l'exigence esthétique de cette partie du film nous poussent à solliciter une sortie de ces trois détenus. La scène jouée par Cédric est une scène très dense et longue qui tient une place centrale dans le film. Si le temps le permet, nous invitons Mme Santini d'ailleurs à prendre connaissance de cette séquence dans le scénario.

22 JUIN 2020 - reprise des répétitions

Nous pouvons retourner à la maison centrale d'Arles.

Lors de nos discussions avec les comédiens détenus, nous mesurons à quel point cette période de confinement a été éprouvante, pour les détenus, comme pour le personnel de la centrale :

Anthony a une fille de 4 mois. Elle avait 24 jours quand le confinement a eu lieu. Anthony explique à Caroline comme c'était dur de passer 2 mois sans voir son bébé. Et si aujourd'hui les parloirs ont repris, il y a désormais une vitre entre eux. Il confie à Caroline : « *Je ne peux pas voir mon bébé de 4 mois avec une vitre entre elle et moi, c'est au-dessus de mes forces. Je préfère ne pas la voir et la retrouver quand je pourrai la serrer dans mes bras.* »

29 JUIN 2020 - étude de la faisabilité des sorties

Nous envoyons à Maud Charreton un tableau qui reprend les demandes de permission de sortie pour chaque détenu, argumentant pour chacun d'entre eux.

Les détenus doivent quant à eux déposer eux-mêmes une demande de permission de sortie exceptionnelle.

Mme Santini accepte d'étudier ces demandes Hors CAP, c'est-à-dire hors commission d'application des peines pour que l'on puisse gagner du temps.

Se pose alors la question de la capacité du SPIP à mobiliser les effectifs nécessaires pour escorter les détenus, en période de congés estivaux.

3 JUILLET 2020 - vertige

Les démarches pour les demandes de permission sont en très bonne voie

Caroline appelle alors Mme Bataillard, psychiatre au sein de la maison centrale d'Arles pour lui demander son avis sur le fait de faire sortir les détenus. Celle-ci nous rappelle que certains détenus ne sont pas sortis depuis plus de 10 ans. Il y aura des bruits, des sons non entendus depuis bien longtemps. Il lui semble préférable d'être présente au tournage pour accompagner au mieux chacun des détenus. En entendant cela, soudain le vertige gagne Caroline.

« La dernière fois que j'ai eu ce vertige-là, c'est quand j'étais à Hô-Chi-Minh Ville et que j'annonçais aux parents des jeunes vietnamiens que je les avais engagés pour une création en France, un pays, comme le souligna une mère, un pays qu'ils ne verraient jamais. Nous proposons à leurs enfants de partir à 11 000 kilomètres d'eux.

Ici, pas de voyage si loin. 15 kilomètres à peine entre la maison centrale d'Arles et le lieu de tournage. Et pourtant... Et pourtant, je prends conscience un peu plus précisément de ce que nous sommes en train de faire. »

10 JUILLET 20 - *le gymnase*

La quatorzaine pour les comédiens n'est pas levée pour les détenus qui tourneront à l'extérieur. Pendant plusieurs jours, nous réfléchissons avec la maison centrale d'Arles à la mise en place de protocoles qui permettraient de la lever : test covid, ré-écriture de parties du scénario, gestes barrières... Le SPIP propose que la personne qui encadrera le détenu le jour de sa sortie soit garante du respect des gestes barrières

Une réunion plénière permet enfin de soulever toutes les questions et contraintes posées par le tournage : le contexte sanitaire, la quatorzaine, l'obtention des permissions, les lieux de tournage alternatifs...

Une réponse est enfin trouvée à toutes ces questions : le gymnase.

La quarantaine sera même levée si nous établissons un protocole sanitaire rigoureux.

L'après-midi, lors de la répétition, Caroline Guiela Nguyen informe les détenus de la bonne nouvelle : ils lui répondent unanimement que si jamais une quatorzaine était nécessaire après le tournage, ils participeraient tout de même au tournage.

17 JUILLET 2020 - *les surveillants*

Réunion avec les surveillants de la maison centrale d'Arles et Caroline Guiela Nguyen
Cette réunion est très attendue par Caroline. Depuis 6 ans qu'elle travaille à la maison centrale d'Arles, ils se croisent, l'accompagnent, d'un lieu à un autre, toujours présents.
Que vont-ils penser du projet ?

Un surveillant spécialisé « sport » alerte Caroline Guiela Nguyen sur le fait que cela va priver de sport sept détenus. Cela posera-t-il problème ? Il parlera avec chacun des détenus, leur expliquera pourquoi. Caroline propose que ces détenus puissent passer sur le tournage. Cela n'est malheureusement pas possible. Il s'agit de détenus de l'unité B qui ne peuvent croiser les détenus de l'unité A.

20 JUILLET 2020 : TOURNAGE

EXTRAIT DU SCÉNARIO

JUILLET 2020

On a demandé aux humains qui devaient continuer le monde de se compter. Certains Hommes commencèrent à déclarer leurs engoutis. À nous déclarer disparus. Et d'autres refusèrent, car beaucoup d'entre eux pensèrent que la violence des Grandes Eaux nous avait probablement emmené à l'autre bout du continent, et qu'il fallait simplement être patient, qu'il fallait attendre: le temps qu'on se réveille, que l'on retrouve le chemin de notre maison, et que nous revenions enfin... C'est alors que pour faciliter les recherches, le gouvernement du nouveau monde accorda la construction de cabines dans chaque ville, dans chaque pays, où tous les Hommes pouvaient aller laisser des messages vidéo que d'autres pouvaient consulter au cas où ils y reconnaîtraient un frère, un père ou une femme longtemps aimée.

*Chaque jour, nos familles
rentraient dans ces lieux pour nous
déposer des messages. Beaucoup
d'entre eux ne cesseraient de nous
chercher, ils ne cesseraient
d'attendre. Des années passèrent,
10 ans, 20 ans, 30 ans... Mais nous
étions toujours introuvables.
Personne jamais n'était revenu.*

*Durant ces années, ces lieux de
l'attente se sont remplis des plus
grands chagrins mêlés aux plus
grands espoirs. Certains voulaient
fermer ces lieux imaginés par le
gouvernement du nouveau monde
pensant que cela entretenait un
espoir vain et ne permettait pas
aux familles de faire leurs deuils.
D'autres au contraire désiraient
laisser ces lieux comme on laisse
des temples exister pour les
générations futures. Pour ne pas
oublier.*

*Cela faisait maintenant 40 ans que
la catastrophe avait eu lieu. Plus personne n'attendait aucun
retour.*

*Jusqu'au jour où, 40 ans
plus tard, le miracle eut lieu.*



DISTRIBUTION

LES ENGLOUTIS

COURT - MÉTRAGE

Scénario et réalisation Caroline Guiela Nguyen

Chef opérateur Augustin Barbaroux

Script doctor Juliette Alexandre

Avec

Dan Artus, Ava Baya, Pascal Chazel, Sheila Coren Tissot, Anthony Costes, Sayyid El Alami, Galynette, Violette Garo, Adeline Guillot, Cédric Luste, Laure Mathis, Nino, Alexandre Pallu, Jean Ruimi, Esteban Sanchez, Michel W., Manon Worms, Léon Zongo

1ère assistante réalisatrice Claudia Lopez Lucia

2nde assistante réalisatrice Claire Calvi

1er assistante opérateur Jonas Gayraud

Cheffe décoratrice Alice Duchange

Assistant décorateur Jules Bouteleux

Chef costumier Benjamin Moreau

Ingénieur du son Gaël Eléon

Chef électricien Colin Lefebvre

Chef machiniste Pierre Marion-Andrès

Régisseur général Alexandre Kassis

Stagiaire régie Kenza Vannoni

Cheffe monteuse Juliette Alexandre

Créateur musical Antoine Richard

Production Les Films du Worso (Sylvie Pialat – Benoit Quainon) ; Les Hommes Approximatifs



FRATERNITÉ,
CONTE FANTASTIQUE

PARIS

NOTE DE TRAVAIL

6 DÉCEMBRE 2018

1. Nous allons raconter une histoire sur ces 50 prochaines années. De maintenant à 2075 pour comme le dit Etienne Klein : « *tenter de construire une filiation intellectuelle et affective entre l'avenir et nous* ».

2. Une immense catastrophe va avoir lieu. Voici le début de notre histoire mais certainement pas sa fin ni sa suite. Car toute l'énergie de cette fiction sera de regarder comment des êtres humains se mettent au chevet d'autre humain.

3. Il nous faudra imaginer un lieu. Un lieu de soin et de consolation. Nous allons donc imaginer un centre qui pourrait ressembler comme deux gouttes d'eaux à un centre social. Nous allons imaginer les gens qui peuplent ce centre. Des blessés, des soignants.

4. Nous allons imaginer un monde où il serait impossible de contourner politiquement la question du soin puisque cette catastrophe a touché l'ensemble des humains, sans distinction.

5. Il faudra parler des étoiles aussi. J'ai cette intuition là. Nous dialoguons avec l'avenir. Trouver une phrase pour justifier les étoiles, une phrase forte. Peut être *Nostalgie de la lumière* ? L'histoire du désert d'Atacama ? Ou autre.

5. Ce postulat de fiction n'est pas d'une grande naïveté, il est au contraire très conscient que le présent, face à une issue qui s'annonce à nous de plus en plus noire, est cassé. Que nos culpabilités mêlées d'un pessimisme légitime broient notre capacité à nous projeter dans cette communauté humaine que nous sommes et qui continuera après nous. Avec les blessures qui s'accumulent, avec les violences qui se déploient, notre monde n'est plus source de visions et nous accumulons les constats de peines. De la même façon que notre passé est archivé dans tous les liens que nous tissons au présent, n'est-il pas juste de penser que la vision de demain est aussi entre nous, invisible, mais active, conditionne nos rapports d'humain à humain ?

6. Pour penser notre fiction nous allons passer ces 3 prochaines années dans ce que j'appelle, les laboratoire de FRATERNITÉ : maison de quartier, centres sociaux, centre de soin...

7. Nos distributions devront se construire et s'imaginer avec ces « experts de l'effondrement ». Il nous faudra aussi des jeunes de moins de 22 ans, car ce sont eux qui peupleront demain. Je me souviens de ce que m'a dit Hugo dans un café : « *Faire un spectacle sur le futur sans les jeunes, ça serait comme faire SAIGON sans les vietnamiens.* »

LE CONTE

4 AVRIL 2019

Il était une fois, un monde dans lequel les êtres que l'on aimait le plus allaient disparaître magiquement. Sans aucune explication. Troués de la présence de leurs proches, ils se retrouvèrent tous : blessés. De grands centres se mirent alors en place pour soigner les gens de cette peine qui n'en finissait pas. Ces centres, que l'on appelait *Centres de Soins et de Consolation* étaient devenus les lieux les plus importants au monde car cette communauté touchée venait penser et panser le monde ici. On y trouvait de la joie aussi.

Des années passèrent.

Mais une question planait toujours. Où étaient nos disparus ? Un jour, un jeune homme du nom de Youssouf avait dit : « *Je la porte en moi, ma mère, elle est en moi* ». On avait cru à une image, à une métaphore.

Pensant qu'ils allaient revenir, on leur laissait des messages pour leur raconter la vie, qui se déroulait sans eux. Dans des réunions de soignants, on entendait certains dire qu'il ne fallait pas encourager l'attente avec ces messages, qu'il fallait les aider, « *nous aider* », se reprit-elle la voix cassée, à faire le deuil. À plusieurs reprises, d'ailleurs, on tenta de choisir un statut juridique pour ces disparus. Ne serait-ce que pour les enfants puissent hériter, ou que les jeunes mariés cessent d'attendre.

Jusqu'au jour où...

Nous nous sommes mis à regarder vers les étoiles...

QUELS VISAGES ?

MARS - MAI 2020

Je passe mon temps sur Instagram où je suis abonnée à plusieurs comptes de centres sociaux.

Ces photos me fascinent.

Je voudrais que notre spectacle porte ces visages là.



LA RECHERCHE DES COMÉDIENS

OCTOBRE 2019 - DÉCEMBRE 2020

PAR ELSA HUMMEL-ZONGO, ADMINISTRATRICE DE PRODUCTION

Après deux workshops de 5 jours où l'ensemble de la compagnie a rencontré des acteurs et des amateurs, à Bruxelles en 2019 et à l'Odéon en janvier 2020, nous élargissons notre recherche de comédiens.

Dès lors pour les auditions, nous sommes trois personnes dédiées à la recherche de comédiens : Claire Calvi, Lola Diane (casteuse dans le cinéma ayant une importante pratique du casting dit sauvage) et moi.

Nous nous répartissons les territoires :

Claire à Marseille (avec le soutien du théâtre de La Criée), Lola à Paris, moi à Lyon.

Nos critères :

Nous cherchons des personnes de tous les âges, nés à l'étranger, de parents ou de grands-parents nés à l'étranger. Avoir une langue maternelle autre que le français est pour nous un vrai plus.

Dans un second temps, nous resserrons notre recherche autour de personnes de 16 à 22 ans et de plus de 60 ans.

Rédiger les appels à participation :

Nous avons pour chaque ville de longs échanges en interne : quelles consignes donner afin qu'elles soient accessibles au plus grand nombre, jeunes comme personnes âgées ? Où faire passer les annonces afin qu'elles touchent les personnes en dehors des circuits culturels ? Affiches dans les centres sociaux, bouche-à-oreille, réseaux sociaux ? Et quels réseaux sociaux ? Il ne faut se fermer à rien, ne pas fonctionner sur ce que nous connaissons déjà, faire confiance à l'oralité...

Nous faisons le pari de candidatures par vidéo tout en se disant que, pour les personnes les plus âgées, elle ne sera pas obligatoire.

Nous demandons aux personnes voulant auditionner de nous envoyer une photo et une vidéo faite avec une caméra ou un portable, dans la langue de leur choix.

La consigne varie :

Laissez un message vidéo où vous vous adressez à :

Votre père

Ou votre mère

Ou votre frère ou votre soeur

Ou votre fils ou votre fille

Annoncez-lui :

Que vous devez partir

Loin et longtemps

Pour la première session, à Bruxelles et Paris, nous nous appuyons sur le Théâtre National de Bruxelles et le Théâtre de l'Odéon pour identifier des personnes ressources et structures partenaires à qui l'appel est largement envoyé.

Pour les sessions suivantes, à Lyon, Marseille et Paris, nous élargissons encore plus les recherches.

Pour Marseille et Lyon, nous commençons un long travail de défrichage de l'ensemble des associations, structures, contacts incontournables qui œuvrent dans le social. Des théâtres (Le National à Bruxelles, La Criée à Marseille, la Comédie de Reims) nous ont aidé à repérer ces personnes, à repérer celles et ceux qui fabriquent du lien sur des territoires. Après avoir listé tous ces contacts sur ces territoires, nous les avons appelés un par un :

Des structures du social, des chargées de mission insertion de collectivités locales, l'AFEV, l'Uni-cité ; des associations militantes comme TRACE Rhône Alpes, Filigrane, l'Atelier des artistes en exil, Sens Interdits ...; des compagnies implantées historiquement dans des quartiers « politique de la Ville », des metteurs en scène travaillant avec des publics dits spécifiques, des amateurs ; des centres sociaux, des maisons pour tous, des MJC ; des centres de transformation sociale ; des structures travaillant avec des demandeurs d'asile, des personnes réfugiées et migrantes : foyers, centres d'accueil et d'orientation, Singa,...; des associations d'apprentissage de la langue française, des clubs de retraités, des associations de communautés...

À chaque appel, d'au moins 40 minutes, il a fallu expliquer le travail de la compagnie, le processus de création, la puissance du réel mêlé à la fiction, l'importance des corps et des visages, des plateaux qui soient à l'image de notre société, et surtout notre capacité à tricoter avec chaque humain et à fabriquer avec des singularités...

À chaque fois, il a fallu convaincre de faire passer notre annonce d'audition d'en parler aux connaissances, sans levier, sans barrières de la langue, sans se soucier de la « capacité à apprendre un texte en français », « à jouer du théâtre »... Convaincre que nous cherchons à rencontrer le plus de personnes possibles et que nous sommes totalement confiants quand nous faisons le choix de travailler avec un mineur, une personne qui vient d'arriver sur le territoire, quelqu'un qui n'a jamais fait de théâtre, ...

Nous fabriquons nos projets avec ces singularités et nous construisons nos productions avec cette richesse-là, des projets où chacun trouve sa place, où chacun reçoit une attention juste, qui lui permet d'être au cœur du projet, du groupe.

À Paris, Lola réunit tout son répertoire de comédiens et fait passer l'appel à participation à toutes les personnes âgées et jeunes qu'elle connaît. Elle repère des jeunes sur Instagram, elle va à la rencontre des gens dans la rue, dans des fêtes de quartier, des réunions de griots, des matchs de foot, dans des centres sociaux ... Elle pousse tous types de porte et réunit pour Paris en juin plus de 130 vidéos.

Et ainsi, nous avons rencontré en auditions :

- 23 personnes à Bruxelles en novembre 2019
- 91 à Paris en janvier, juin et septembre 2020
- 9 à Lyon en juillet 2020
- 10 à Marseille en juillet 2020
- 3 à Montfermeil en novembre 2020
- 14 à Clichy-sous-Bois en décembre 2020
- 32 à Paris en novembre et décembre 2020

C'est près de 200 personnes rencontrées en auditions, pendant toute une année.

À l'heure où nous écrivons ces lignes, cette recherche n'est pas finie.

Nous recherchons encore activement un contre-ténor noir et avons pour cela lancé plusieurs pistes que ce soit auprès des Voix d'Outre-mer ou de nos contacts au Burkina Faso, Burundi, Congo ...

Parler du futur sans jeunesse présente au plateau est inconcevable. C'est pourquoi nous sommes encore en quête de jeunes rappeuses, via Instagram, nos réseaux, le bouche-à-oreilles...



EN IMMERSION :

LES LABORATOIRES DE FRATERNITÉ

MARS 2019 - OCTOBRE 2020

Du 4 au 8 mars 2019 – Marseille

Nous assistons aux audiences du Tribunal pour mineurs à la cour d'assise d'Aix-en-Provence.

Du 10 au 14 juin 2019 - Paris

Nous cherchons à voir comment nous pourrions nous inscrire au cœur de la vie d'associations œuvrant à l'échelle locale autour du lien social, du vivre ensemble. Nous recherchons également des initiatives imaginées par les habitants et qui émanent d'eux. Nous repérons plusieurs structures actives à Saint-Ouen, Paris 17^e et 18^e.

Nous assistons aux audiences à la Cour Nationale du Droit d'Asile et rencontrons une magistrate qui représente l'UE en commission de demande d'asile.

Nous visitons : Le Joli Mai à Saint-Ouen, le Café solidaire et associatif qui organise du soutien scolaire, des permanences d'écrivain public..., l'Era 93 qui développe des projets socio-éducatifs en faveur des jeunes et des familles vivants dans les quartiers prioritaires de la politique de la ville., la Maison de quartier Landy, à Saint-Ouen, le Centre Social CEFIA, le Centre social Pouchet.

Nous rencontrons enfin Yasmina Picquart, fondatrice de l'association Kirikou.

Septembre 2019 - Paris

Nous nous réunissons à Paris, à la rentrée 2019. C'est ici que l'idée d'une disparition massive émerge. Nous ne savons pas encore très bien qui touche-t-elle, où a-t-elle lieu, ni comment régissent les peuples et les États pour être à la hauteur de ce qui leur arrive. Mais nous savons par quoi elle est informée, de quelles régions de notre réalité elle provient.

Elle fait pour nous échos aux *Mères de la place de Mai*, en Argentine, qui refusent qu'on oublie l'enlèvement de leurs petits-enfants dans les geôles du régime, à la *loi de l'oubli* espagnole, qui laisse enterrer sans sépultures les corps des victimes du franquisme, aux immeubles de la rue d'Aubagne à Marseille, dans lesquels ont été engloutis tous ceux que la société refusait déjà en partie de voir.

Deux livres se trouvent être au centre de nos réflexion sur les disparus. *Naufragés sans visages*, écrit par la médecin légiste italienne Cristina Cattaneo et *Aux pays de disparus*, de la journaliste d'investigation Tania Tervonen. Chacune, depuis sa personne et son endroit, livre le récit de son engagement dans la quête de reconnaissance et d'identification des disparus en mer, corps que la crise migratoire a rendue apatrides. Leur témoignage est une parole forte à la croisée de l'éthique, de la politique, de la compassion et de la responsabilité.

18 et 19 novembre 2019, Paris

Nous décidons de rencontrer les personnes représentant les institutions en charge d'absorber ou de remédier à l'exil et la séparation, où dont le travail fait sens et résonne avec le projet. Parmi eux, le Bureau du Rétablissement des Liens Familiaux (BRLF) de la Croix-Rouge française, antenne de recherche et d'identification qui aide toute personne qui a le désir de savoir où sont ses proches, comment vont-ils, qui veulent leur adresser au besoin et si possible un message, conformément aux droits humains fondamentaux.

Nous rencontrons Aurélie De Gorostarzu, responsable du Bureau Rétablissement des Liens Familiaux ainsi que Stéphanie Asimakopo, chargée d'instruction des nouvelles demandes. Nous rencontrons également le président du Conseil Consultatif National d'Ethique, le Pr Michel Delfraissy, la Directrice Générale de la protection civile et des opérations humanitaires pour l'Union Européenne, Monique Paria, ainsi que Frédéric JOLI, porte-parole du Comité International pour la Croix-Rouge.

Du 20 au 23 novembre 2019, Bruxelles

À l'occasion d'une visite sur mesure, nous bénéficions d'une présentation générale du rôle exécutif de la Commission européenne et rencontrons Ann UUSTALU en charge du volet culture du pôle recherche et innovation. Nous échangeons également avec Monique PARIAT Directrice du Protection civile et aide humanitaire et Paul NEMITZ en charge du pôle Intelligence artificielle. Au Parlement Européen, nous visitons l'hémicycle et le Parliamentarium, le centre des visiteurs du parlement européen.

26 novembre 2020, Yverdon-les-Bains

Nous visitons la Maison d'ailleurs, Musée de la science-fiction, de l'utopie et des voyages extraordinaires créé par Pierre Versins.

27 novembre 2019, Genève

Nous bénéficions d'une visite guidée du musée de la Croix-Rouge et du Croissant Rouge.

Du 5 octobre au 12 octobre 2020, Paris

Nous rencontrons Sibel AGRALI, co-fondatrice et directrice du Centre de soin Primo Levi. Le Centre Primo Levi est la plus importante structure en France spécifiquement dédiée au soin des victimes de la torture et de la violence politique réfugiées sur notre sol.

Nous rencontrons également Stéphanie LARCHANCHE, Anthropologue du soin et Verthançia MAVANGA, assistante sociale au Centre Minkowska.

Ces deux centres ont comme mission de soigner les personnes ayant vécu un exil et qui, arrivant sur le territoire français, souffrent de traumatisme.

C'est en passant du temps dans ces lieux que nous découvrons une pratique de soin pluridisciplinaire : les patients sont suivis par des médecins généralistes, des kinésithérapeutes, des psychanalystes et des assistantes sociales. Dans chacun de ces soins, les patients sont

aussi suivis par des traducteurs. Et chaque patient, chaque blessure, soulève des questions politiques. Ainsi, dans ces centres retrouve-t-on des juristes.

Le soin de l'autre, passe donc aussi, par une pensée de l'espace politique.

Nous rencontrons cette même semaine Cathy Bouvard, directrice des Ateliers Médicis, un lieu qui s'attache à faire émerger des voix artistiques nouvelles, diverses, et à accompagner des artistes aux langages singuliers et contemporains.

Nous échangeons avec Sylvie Mondelo, psychologue au Centre national de ressources et résilience (CN2R) puis Fatima Le Griguer, psychologue clinicienne, victimologie, et coordinatrice de l'Unité spécialisée d'accompagnement du psychotraumatisme à Aulnay-sous-Bois.

À Aulnay, nous participons à des groupes de paroles sur les violence conjugales ainsi que le deuil et le traumatisme.

Nous passons plusieurs demi-journées avec Teresa Pontes, psychologue, formatrice en thérapie intégrative et responsable de formation de l'association MISC. Cette association promeut le bien-être et la santé mentale, en recréant les liens qui permettent l'évolution personnelle et collective tout en respectant les dimensions bio-psycho-sociale-spirituelle. Elle nous permet de participer à une ronde de Thérapie Communautaire Intégrative. Il s'agit d'un espace communautaire de promotion de la santé et de la résilience des individus, des familles et des groupes. Il s'adresse à la souffrance et non à la pathologie.

Nous participons enfin à une permanence d'accueil d'un Centre d'accueil de demandeurs d'asile. Les CADA offrent aux demandeurs d'asile un lieu d'accueil pour toute la durée de l'étude de leur dossier de demande de statut de réfugié.



LABORATOIRE DE FRATERNITÉ # 1

ENTRETIEN AVEC LE

BUREAU DU RÉTABLISSEMENT DES LIENS FAMILIAUX

19 NOVEMBRE 2019

Stephania (BRLF) — Ça fait sept ans et demi que je suis au rétablissement des liens familiaux. Je suis officier de recherches depuis un an et demi. Avant j'étais sur le poste du recueil des nouvelles demandes, donc la priorisation, l'évaluation de tout ce qui arrivait dans ce service. C'est ce qui m'a formé, j'ai adoré. Aujourd'hui, je suis très contente aussi de voir les dossiers dans leurs longueurs. Je creuse davantage et j'essaie de remettre les personnes en contact.

Aurélié (BRLF) — Je suis la responsable du pôle BRLF, et ça fait une dizaine d'années que je suis tombée dedans. Ça nous fait très plaisir que vous soyez là, qu'on puisse travailler autour de ces familles, de la disparition. Vous avez employé le mot « gelé », nous c'est ce qu'on expérimente au quotidien.

L'activité de rétablissement et maintien des liens familiaux existe depuis l'existence de la Croix-Rouge — depuis les premiers messages Croix-Rouge collectés par Henry Dunant auprès des soldats pour leurs familles.

Une demande de recherche, on sait quand on l'ouvre, mais on ne sait pas quand on la ferme. Ça va concerner des familles qui sont séparées à cause de catastrophes naturelles, de crises humanitaires, de parcours migratoires. Il y a toujours un élément extérieur qui vient provoquer une séparation. Le cadre est imposé par le droit international humanitaire.

On a un devoir de mémoire qui est très important. Ce n'est pas anodin de venir déposer — j'emploie ce terme de façon vraiment consciente — venir déposer son histoire, venir déposer cette perte auprès d'une institution, qui est neutre, impartiale, historique, installée au sein de tous les pays. L'accueil, l'écoute de ces familles est essentielle, et c'est un acte de reconnaissance très important parce qu'on peut ré-ouvrir des demandes de recherche à n'importe quel moment. Elles ne sont jamais fermées : on va parler de « dossiers suspendus ». Quand on a utilisé toutes les informations contenues dans une demande de recherche on suspend le dossier. Il peut être dé-suspendu, ou raccroché, ou décroché, à n'importe quel moment. Peut-être qu'à un « instant T » on ne va pas pouvoir continuer, mais qu'on pourra à le faire à un « instant Z », tout est lié tout le temps à des contextes géopolitiques, à des données disponibles dans des dossiers.

Je reviens sur le mot « gelé » : les familles sont gelées, sur « pause ». C'est difficile d'avancer, parce qu'on ne sait pas ce qu'il est advenu de sa sœur, de son père, de son enfant, et on ne peut pas faire son deuil, parce qu'on ne sait pas si la personne est décédée ou pas.

Aurélié BRLF — L'un des aspects de notre travail, c'est le maintien du lien : prévenir la rupture de contact, l'empêcher.

Hélène BRLF —. J'ai reçu une fois un message Croix-Rouge envoyé en Erythrée — qui est un pays très fermé, en dictature —, la personne me dit, « *j'envoie ce message car je ne peux pas appeler, je suis recherché, et en plus, ma famille est dans le désert* ». C'était des bédouins qui ne passaient qu'une fois par an, entre tel et tel repères, il fallait remettre le message à quelqu'un de là-bas qui devait le remettre lui-même à la famille en question. On l'a envoyé sans y croire, en se disant : « ça ne va jamais arriver ». On a reçu une réponse trois mois après. Au bout de trois ans cette personne a réussi, grâce à la Croix-Rouge, à recevoir un message.

Aurélié BRLF —. Nous sommes dans un cadre juridique assez contraint. On travaille à partir de là à des « réunifications physiques », avec des juristes, des avocats, le ministère de l'intérieur, celui des affaires étrangères, tous les organes impliqués pour l'entrée sur le territoire des personnes, de façon à ce qu'elles puissent se retrouver. Les retrouvailles physiques souscrivent aux règles d'entrée sur le territoire français.

Stephania BRLF —. Ce que vous disiez tout à l'heure lorsque vous décriviez votre film — avec les détenus — ça nous parle beaucoup aussi parce qu'on a des mamans qui ont laissé des bébés, des gamins de trois ou quatre ans, et qui les retrouve ados. On se retrouve à l'aéroport, en train d'accompagner cette maman — qui a peut-être entre temps parlé avec ces enfants ces dernière années — mais découvre des ados.

Caroline —. Comme les détenus qui réintègrent leurs familles depuis longtemps. Il existe des « guide de parentalité », qui expliquent comment un papa peut agir dans telle ou telle situation. Le document est plus ou moins factice, mais il a le mérite d'être là pour réorienter le papa sur comment faire face à différentes situations — comme un ado qui vous demande de sortir, s'il peut fumer — des choses aussi primaires que ça. En fait ils ne sont plus ou pas habitués à cette fonction-là. Dans les centrales qui ont le temps, les moyens et l'envie, le programme de réinsertion passe par l'imagination — pour retrouver l'envie — de réintégrer cette place qui n'a pas été prise ou a été perdue.

Benjamin —. Je voudrais revenir sur Solferino, et la question des messages et du lien. Est-ce la société, par exemple, qui s'est mise à penser la nécessité de résoudre cette situation latente ?

Aurélié BRLF —. C'est à l'origine un élan d'homme d'affaires, se retrouvant sur un champ de bataille et organisant sur le tard un service de secours pour récupérer les blessés, parce que rien n'est fait, et qui se rend compte qu'un des premiers besoins est celui de contacter un proche.

Alice —. Qu'est-ce que déposent les gens ? Un nom et un prénom ? Qu'est-ce qui revient le plus souvent ? Qu'est-ce qui fait archive pour chaque personne ?

Stephania BRLF —. On laisse la personne s'exprimer, par rapport à l'histoire — qu'est ce qui a fait que le contact a été rompu. Selon les personnes, ils prennent l'histoire par des bouts différents. Reste que c'est un entretien directif, parce que nous avons des formulaires à remplir, des formulaires qui peuvent être liés à certains contextes ou pays. Il y a des questions spécifiques à certains pays, qui sont essentielles pour trouver quelqu'un. On forme notre réseau de bénévoles à les connaître.

Caroline —. Pourquoi une personne pourrait refuser de retrouver quelqu'un ?

Hélène BRLF —. J'ai retrouvé une fois une personne recherchée par son frère et qui ne voulait pas le revoir car c'était à cause de lui qu'ils avaient quitté le pays. Une personne de la famille peut-être une cause de danger dans certaines circonstances. On donne la possibilité à la personne recherchée. On dit : « *On vous a retrouvé, mais si vous ne souhaitez pas donner de suites, nous dirons que nous ne vous avons pas retrouvé* ». La décision revient à la personne recherchée.

Aurélié BRLF —. Comment chercher quelqu'un qui devait arriver en Europe, dont on n'est même pas certain qu'il y soit bien parvenu ? Avec nos collègues allemands et autrichiens, on a imaginé utiliser des photos. Ça ne servait à rien de juste mettre des posters aux frontières. On a créé le site internet *Trace de face*. On ne peut pas afficher de photos de la personne qu'on cherche, pour des raisons juridiques de protection des données, mais par contre on peut permettre à quelqu'un de s'afficher pour être reconnu de son proche. Ce sont plus de vingt-mille noms de personnes qui ont perdu le contact avec un proche, sur un parcours migratoire. L'algorithme va par exemple chercher dans les correspondances de noms. On appelle ça des matches. Ça fonctionne de mieux en mieux, on est à un match par semaine à peu près. Ça revient alors aux personnes de la Croix-Rouge en charge du dossier qui vont faire les démarches pour contacter les personnes. Le numérique a pris une place importante.

Manon —. Ce dispositif, comment l'imaginer dans un contexte dans lequel des personnes disparaîtraient massivement, sur le sol européen ?

Stephania BRLF —. C'est un peu ce qui se passe. Si on se met du point de vue des migrants, c'est des disparitions massives. Donc des photos. *Trace the face*, c'est un outil pour inscrire cette perte.

Hélène BRLF —. En fait il faudrait pouvoir déclencher un réflexe avant qu'il n'y ait un risque, un départ ou une catastrophe. Dire : « *en cas de catastrophe, apprenez un numéro de téléphone par cœur* », ou « *mettez votre photo avec vous* », ou « *planquez vos documents* ». Des principes de prévention.

Stephania BRLF —. Combien d'entre vous connaissent par exemple le numéro de leur conjoint, leur enfant ? C'est des choses qu'on ne fait plus.

Aurélié BRLF —. Ce n'est vraiment pas de la fiction, aujourd'hui ça fait trois ans qu'on maraude sur les campements entre Calais, Grande-Synthe, etc. Parce que les gens n'ont aucune stratégie en cas de séparation. On ne l'anticipe pas, on ne l'imagine pas.

Jérémié S —. C'est un petit peu à contre-courant de l'image qu'on se ferait de notre époque, où tout le monde est plus ou moins « fiché », et où cela semble très compliqué de disparaître, alors qu'en fait, ça semble pouvoir aller très vite.

Aurélié BRLF —. Ça peut aller très vite oui. Honnêtement, dans un contexte plus européen, avec l'ouragan Irma en 2017, à Saint Barthélémy, la Croix-Rouge accueillait les personnes à l'aéroport à Point-à-Pitre, après l'évacuation. Les gens arrivaient, ils n'avaient soit pas leurs téléphones, soit pas la possibilité de le charger, et une des premières choses qu'ils demandaient, c'est : « *Comment je joins mes proches ?* ».

On fait aussi du plaidoyer auprès des autorités, de manière à ce qu'il y est une action. La BBC, en Somalie, diffuse des listes de noms. En Grèce ça se faisait également, et nos collègues de Belgique ont passé des accords avec des radios communautaires, au moment de la Journée internationale des disparus. Dans vingt ou trente ans, si tout ça passe par WhatsApp, on utilisera WhatsApp, il faut aussi se saisir des outils disponibles.

Il y a l'aspect recherche, et la reconnaissance de la disparition, le plaidoyer de reconnaissance. L'acte d'ouvrir une demande de recherche, de reconnaissance de cette disparition, est essentiel. Il a une énorme dimension symbolique pour les personnes.

Stéphanie BRLF —. Un lien se noue avec les bénéficiaires. Certains sont reconnaissants, ils ne se font pas d'illusions et savent très bien que dans certains cas, il est extrêmement difficile d'avoir une réponse. Nous, notre mission est de continuer. Et tous les six mois, tous les ans nos bénévoles les appellent, font le lien afin qu'ils sachent que nous sommes toujours là. Que l'affaire est toujours ouverte. Certains disent : « *Je ne veux plus que vous m'appeliez. Je veux tourner la page* ».

On essaie de plus en plus de travailler avec nos bénévoles sur la question de la « perte ambiguë » — la perte qui ne peut pas en être vraiment une, le deuil qui ne peut pas se faire. Des familles entières peuvent être en conflit suite à une disparition parce que la maman dira : « *non mais c'est sûr qu'il est quelque part, dans une prison, on va le retrouver un jour* », et ces enfants lui diront « *non mais maman, tu es folle, il est mort parce qu'on sait que des archives sont sorties, que les gens meurent dans ces prisons-là* ». Comment faire dans ces familles-là, où la moitié de la famille pense que son être cher est mort, et l'autre moitié non ? C'est une affaire personnelle, individuelle, mais dans les familles, cela peut créer des situations terribles d'ambiguïté.

Benjamin —. Comment recevez-vous leurs émotions à eux, quel espace laissez-vous pour que cette chose-là se vive ?

Hélène BRLF —. C'est très propre à chacun. Tu parles d'espace. Parfois tu laisses l'espace parce que tu t'attends à une explosion de joie, tu te dis : « *Je vais appeler en lui disant que j'ai retrouvé la personne qu'il cherche* ». Et il n'y en pas. Le requérant ne réagit absolument pas du tout comme tu t'attendais à ce qu'il réagisse. Tu raccroches et tu ne sais même plus si tu es contente ou pas d'avoir retrouvé quelqu'un. C'est vraiment propre à chacun, on ne peut pas se dire qu'on va passer par telle et telle étape, le deuil, l'acceptation etc. Ce n'est pas aussi caricatural. C'est bête, mais le peu de cas de congolais que j'avais réussi à remettre en contact, c'était hyper expansif, explosions, hurlements, prières, et justement, le dernier en question, ce fut juste « *bon, merci* ». On laisse aussi parfois un espace qui n'est pas pris.

Stephanie BRLF —. Je pense à une histoire assez extraordinaire. Je ne peux pas dire le prénom de la femme, mais rien que son prénom illustre le bonheur. Quand je l'avais vue, elle cherchait encore son mari en RDC, en pensant qu'il était encore en prison. Elle avait fait tout ce chemin, elle s'était débrouillée, elle était tout le temps avec le sourire. Elle portait très bien son prénom. Quand j'avais appelé cette femme pour lui dire que les recherches au Congo n'avaient pas abouti, et qu'on allait devoir suspendre le dossier, elle avait accueilli la chose avec beaucoup de sérénité. Elle m'avait dit qu'elle était triste, mais qu'en même temps, elle avait confiance : « *j'ai confiance en mon couple, en cette famille que nous sommes, je pense qu'on va y arriver* ». Deux ans après, ce monsieur arrive à l'accueil. Lorsqu'il a commencé à raconter son histoire et

qu'il m'a dit le prénom de sa femme, je ne voulais rien dire de suite parce que je voulais vérifier avant. Il n'avait pas de numéro de téléphone. Je lui ai remis un message Croix-Rouge en lui disant que c'était la procédure : « *si on retrouve votre femme, il faut qu'on puisse lui donner ce message, revenez demain me le rapporter, c'est très important* ». Entre temps j'ai rappelé la femme, pour lui dire qu'on avait des choses qui concordaienent. Lui est revenu le lendemain avec son message « *j'espère que tu vas bien avec les enfants etc..* ». Il imaginait sa femme dans un petit village en RDC, il la pensait partie de Kinshasa, retournée vivre dans le village de sa mère. Je lui ai dit « *écoutez : j'ai une nouvelle qui va être un peu choquante pour vous, c'est que votre femme est en France* ». Il était extrêmement ému. Il ne pouvait plus marcher, il était vraiment sous le choc, il n'avait pas les moyens de la rejoindre là où elle était, à une ou deux heures de train. Je l'ai aidé, on est allé prendre un billet de train, et il m'a demandé de l'accompagner à la gare, et nos bénévoles de là-bas se sont déplacés pour l'accueillir de l'autre côté ».

Claire —. Ce monsieur s'adressait à sa femme en l'imaginait à un endroit qui n'était pas du tout la réalité, j'imagine qu'il doit y avoir des personnes qui ont refait leurs vies ?

Stephania BRLF —. Oui. On a eu des cas comme ça, de personnes ayant refait leurs vies, et c'est compliqué. Mais ça ne débouche pas forcément sur un refus de reprendre contact. Il faut repenser les liens, ce qu'on est l'un pour l'autre, et c'est extrêmement violent, selon où on se situe dans la relation. Même pour la personne qui a refait sa vie, ça peut être extrêmement difficile. La temporalité, le deuil, sont des notions très importantes pour ce qu'on fait. Qu'est-ce qu'une disparition en fait ? Parce que justement, une disparition, on ne peut pas mettre le doigt dessus. On ne sait pas. Est-ce qu'il a disparu juste parce qu'il est de l'autre côté du mur et que je ne le vois pas ? Ou est-ce qu'il n'est plus là ? Ça laisse la place à l'imaginaire.

Caroline —. « *Repenser ce qu'on est l'un pour l'autre* ». Ça pourrait être quasiment le sous-titre du spectacle.

Stephania BRLF —. On essaie de dire à nos bénévoles que notre mission est un besoin. Le besoin de savoir, le besoin d'être avec la personne, au même titre que le besoin de se vêtir ou de manger. On sous-estime la puissance de ça, des gens se laissent mourir pour ça, ils dépérissent parce qu'ils n'ont pas leur famille.

LABORATOIRE DE FRATERNITÉ #2

RENCONTRE AVEC SIBEL AGRALI,

DIRECTRICE DU CENTRE DE SOIN PRIMO LEVI

1^{ER} OCTOBRE 2020, 14H

Le Centre Primo Levi est la plus importante structure en France spécifiquement dédiée aux soins des victimes de la torture et de la violence politique réfugiées sur notre sol.

Association loi 1901, reconnue d'intérêt général, elle accueille chaque année plus de 350 personnes originaires de plus de 40 pays différents. Ces personnes bénéficient d'une prise en charge psychologique, médicale et kinésithérapeutique mais aussi d'une aide sociale et juridique.

Je prépare une liste de questions mais la plupart ne seront jamais posées, elles resteront écrites sur mon cahier*.

J'arrive pour 14h. Sibel Agrali aura 40 minutes de retard. Ce que j'espérais car cela me permet de les passer dans la salle d'attente qui jouxte l'accueil. Dans la salle d'attente, 4 personnes sont avec moi. Une femme et 3 hommes. L'homme à côté de moi a deux téléphones portables. Un smartphone, un autre très basique qui doit coûter 10 euros. Ses téléphones sonnent régulièrement, et pourtant, ce ne sont pas des conversations qui s'enchaînent, mais plutôt des suites de brefs mots, échangés comme si la personne au bout du fil n'arrivait pas à capter, comme si elle était très loin. Ou peut-être est-ce lui qui est très loin. Il se tourne vers moi et s'excuse pour le dérangement.

À côté de moi se trouve une bibliothèque avec des livres pour enfants, puis sur la table, du banco avec des sucres, de quoi faire des chocolats chauds. Au mur sont affichées les recommandations pour la Covid, écrites en plusieurs langues. Je repense à ce que m'a dit Jérémie Scheidler un jour sur les annonces dans le métro : pourquoi sont-elles en chinois et en espagnol alors que la langue la plus parlée en France, après le français, est l'arabe ? Ici, les recommandations Covid sont écrites en arabe, tamoul, anglais...

La femme de l'accueil parle au téléphone avec la sœur d'une des patientes du centre. La femme de l'accueil s'inquiète car la patiente n'est toujours pas arrivée au rendez-vous qui était normalement prévu pour 14h. La personne au bout du fil lui dit qu'elle aura 10 minutes de retard. La femme de l'accueil lui répond avec une grande douceur qu'il est 14h20 et que quoiqu'il en soit, elle attendra. Pourtant je remarque que dans la salle d'attente il y a embouteillage... je me dis qu'une personne en retard de 30 minutes doit désorganiser l'ensemble des séances. Durant ma rencontre avec Sibel, elle me dira ceci : « *beaucoup de structures n'ont aucune tolérance au retard, ou à l'absentéisme. Ils se disent : « ils se permettent de ne pas être à l'heure alors qu'on veut les aider ! » Et cela crée une rupture de contact précoce. Alors que nous, ici, nous savons très bien que l'une des manifestations de la souffrance est principalement exprimée par le manque de concentration et des troubles de la mémoire. Systématiquement, nos patients ont 3h de retard, ou 3 jours même... c'est un fait, c'est déjà la manifestation d'un besoin d'aide en quelque sorte. On ne peut pas couper. Le but est qu'ils rentrent ici, et qu'ils se soignent... même 3 jours plus tard.* »

Sibel vers 14h30 finit par me faire rentrer dans un appartement en face de la salle des soins, sur un autre palier. Cet appartement est destiné à la direction, aux cliniciens et aux traducteurs (je vous en reparlerai plus tard).

Elle me propose de m'asseoir sur une méridienne plutôt que sur la chaise face à son bureau pour que l'on puisse parler sans son masque. Je mesure l'importance qu'il y a à ce que la Covid ne traverse pas ces murs...

Je me retrouve sur cette méridienne. Mais pour ne pas me retrouver dans une situation de patient je tire la chaise à moi pour en faire mon bureau et je sors mon cahier et mes stylos. Nous commençons l'interview.

Elle me demande comment j'ai connu le centre, je lui raconte le projet, je lui livre mon indécision sur notre fiction, à savoir : dois-je expliquer la disparition par des causes réelles : (disparition en mer par exemple) ou dois-je en faire une allégorie. Je me rends compte que je lui livre cette question non pas pour qu'elle me donne son avis mais plus pour la prévenir que je suis ici pour imaginer bêtement une histoire et me vient tout de suite cette « honte » toujours un peu encrée en moi mais avec laquelle je lutte : quelle idée de faire du théâtre aujourd'hui... surtout quand je vois toutes ces femmes (je dis femmes car je n'ai rencontré que des femmes) avec ces plannings surchargés qui tentent de guérir le monde. (Oui, le monde, je repense aux affiches du Covid dans la salle d'attente). Bref, à cette question je n'y répondrai sûrement vraiment jamais et c'est sûrement ce qui fera que nos spectacles sont ce qu'ils sont... Bref. Passons.

Je lui dis que ce qui m'intéresse profondément, au-delà du fait que je m'intéresse aux structures qui se mettent au « chevet d'autres humains »... c'est qu'ici il y a une pluridisciplinarité des soins. Elle me dit alors : « *il y a besoin de pluridisciplinarité quand il y a complexité. Car on ne peut pas être seul dans son corps de métier à penser la complexité, j'ai besoin de l'autre... et ici, c'est dur de trouver les bons outils pour soigner car nous sommes toujours touchés par tous ces récits qui nous arrivent... vous imaginez ? La torture ?* » Non. Je n'arrive pas vraiment à me l'imaginer. Et c'est la raison pour laquelle j'aime tellement les histoires, c'est mon moyen d'empathie avec l'inimaginable. Tiens, étonnement, je me remets à aimer follement le théâtre...

Sibel commence alors par me raconter sa propre histoire. Elle est d'origine turque et a vécu une partie de son enfance à Istanbul puis en Australie. Ce n'est qu'à 18 ans qu'elle est arrivée en France pour faire ses études. Elle me raconte alors comment elle a commencé à travailler dans l'association AVRE qui allait devenir plus tard le centre Primo Levi. L'association AVRE cherchait des bénévoles. Elle s'est présentée, disant qu'elle savait parler le turc et l'anglais. L'association l'a alors engagée comme interprète. Et c'est comme ça qu'elle a commencé à devenir, durant plus de 10 ans (!) l'interprète d'un homme qui venait dans ce centre pour se faire soigner. Il était l'une des victimes du coup d'état de 1960 en Turquie. Elle-même habitait encore en Turquie à ce moment-là. « *J'ai traduit la parole de cet homme pendant 10 ans, vous imaginez ? Pendant 10 ans cet homme s'est fait soigner par des psychanalystes et c'est moi qui traduaisais...mais le plus fou dans tout ça, c'est que l'Histoire qu'il mettait à plat sur un divan durant toutes ces années c'était aussi mon Histoire...enfant, j'habitais moi-même en Turquie. Mais je venais d'une famille très protégée de toute cette violence : tout ce qu'il a raconté durant ces 10 ans, je ne l'ai pas vu...* »

Sibel me dit qu'elle est devenue psychanalyste à la suite de ces années de traduction... Plus tard, elle me racontera que quand elle a traduit cet homme elle n'avait que 21 ans. Et l'association à l'époque où elle travaillait ne prenait pas vraiment en compte le statut complexe du traducteur... « *Je me suis retrouvé dans des situations où je parlais avec le patient pour prendre le métro, puis il me disait sur la route qu'il avait menti à l'OFPPRA, qu'il avait donné un*

faux nom par exemple... je me retrouvais alors dans des conflits de loyauté énormes. Puis souvent, les gens sont si heureux de parler la même langue, qu'ils me proposaient de boire un verre avec moi, souvent j'acceptais... mais à ce moment-là, ils me disaient beaucoup plus à moi qu'en séance d'analyse. Et à 21 ans, être chargée de tant d'histoires si terribles, je ne savais pas quoi en faire... c'est pour cela qu'ici, les interprètes n'attendent pas dans la salle d'attente avec les patients, ils attendent ici. Avec nous. Ils font partie du personnel soignant. Puis ils ne repartent qu'après que le patient ait quitté le bâtiment ». Je me rends compte que je n'ai pas demandé si encore aujourd'hui un patient était suivi tout au long de son trajet de soins par un seul traducteur.

Je sens que Sibel est touchée par ce qu'elle vient de me raconter. Elle décide alors de revenir à la structure même du centre. Elle me rappelle que coexistent dans ce lieu du soin : des psychanalystes, médecins généralistes, kinésithérapeutes, juristes, assistantes sociales et personnel d'accueil. Elle me dit qu'ils sont actuellement 20 à travailler ici. Elle me raconte que le centre s'est créé après la dissolution de l'association AVRE qui était dirigée par une femme « humaine, intelligente, généreuse mais qui avait décidé que cette association serait sa « chose ». Elle était à tous les postes : direction, administration, soin... Elle mettait son nez à l'accueil. Bref, nous répondions au projet d'une seule femme. Quand le AVRE a pris fin, nous étions 5 (5 femmes) à se retrouver sans structure. Nous avons donc décidé de monter Primo Levi. Le centre a donc été soutenu par Médecins du monde, Amnesty International, l'ACAT (Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture) etc... Toutes ces structures ont financé le centre, mais nous voulions, moi et les 4 autres fondatrices, garder la main sur ce lieu pour qu'il puisse être toujours pensé et qu'il ne devienne la « chose » de personne. Nous questionnions toujours notre outil. Nous voulions donc siéger au conseil d'administration car il était extrêmement important pour nous que les praticiens qui sont dans la réalité du terrain puissent être décisionnaires sur n'importe quel sujet. Car nous connaissions la réalité de notre métier, de nos pratiques. Et c'est la raison pour laquelle toutes les personnes que vous allez rencontrer dans ce centre sont très engagées concrètement et je dirais même politiquement. Car imaginer un centre de soin c'est avoir une démarche politique aujourd'hui.» Je lui demande en quelle année nous sommes au moment de la création de Primo Levi. Elle me dit « Nous sommes en 94 ! En plein génocide du Rwanda, les conflits venaient de partout ; Bosnie, ex-Yougoslavie... vous vous imaginez ? Un génocide en 90 jours ? Nous en sentions les répercussions en France. Il fallait soigner les gens. »

Je demande à Sibel si les soignants parlent une autre langue que le français. Elle me dit que 3 des psychanalystes ont une autre langue maternelle que le français. Mais elle précise que les patients ne sont pas répartis en fonction de ça... « Une de mes collègues psychanalystes est brésilienne, et durant toute une période elle soignait tous les patients qui venait de l'Angola, mais un jour elle a dit « stop », il faut un « portage à plusieurs » me dit-elle... C'est comme lorsque l'on a une place qui se libère dans le centre, quand nous avons la possibilité de faire rentrer un patient qui est sur liste d'attente. Cela ne se décide pas sur un coin de bureau, nous en débattons lors de nos réunions d'équipes du mardi. » Je lui pose alors des questions sur ces fameuses réunions d'équipes. Je lui demande si je peux y assister. Elle me dit que ce mardi ça ne sera pas possible car il font ce qu'ils appellent une journée « Portes Fermées ». Je rigole car je disais à Alice que j'avais envie de commencer le spectacle avec une journée « Portes Ouvertes ». Elle m'explique que le confinement a mis tout le monde en état d'urgence, et qu'ils doivent s'arrêter pour penser, pour reprendre du recul sur cet outil. « Nous ne sommes pas équipés pour travailler dans l'urgence, notre spécificité justement est d'accompagner des gens sur du long terme, la moyenne d'accompagnement des patients est ici de 3 ans. Mais c'est une moyenne, qui est faussée car les enfants ont des temps de soins plus courts que les

adultes, mais certaines personnes sont là depuis 10 ans ! Donc pour que notre outil soit sur la durée nous devons toujours le penser pour qu'il puisse tenir. » Puis, elle me parle des réunions de synthèse, où un superviseur vient de l'extérieur pour gérer les problèmes, ambivalences, émotions que suscitent le métier de soignant... Je lui demande s'il s'agit des fameuses « analyses des pratiques », elle me répond que oui. Elle me dit que ces synthèses durent 3h et qu'ils ne traitent que de 3 problèmes/sujets par séance.

Plus tard j'aurai la chance d'assister à une séance d'analyses des pratiques dans une structure au porte de Paris. Je me souviens d'un soignant, psychothérapeute, en cercle avec tous ces collègues qui formulait avec beaucoup d'émotions : « *Comment je fais pour persuader une patiente qui a de sérieux troubles du comportement qu'elle doit commencer un chemin thérapeutique quand elle même me dit : tant que vous n'avez pas trouvé un lit pour chacun de mes enfants, je ne peux rien commencer du tout . Hein? Comment je fais ?* » . Je me souviens avoir voulu écrire « impuissance » sur mon cahier, et je ne l'ai pas fait, car je sentais à quel point à cet endroit du monde, il y avait malgré les plus grands empêchements la puissance même de penser la question politique du soin. J'avais envie d'être ici pour penser toutes les questions de notre projet. Si forte car si concrète, si ancré, si pleine du réel.

En parlant du centre elle me raconte aussi que les lieux de soins ne sont pas les mêmes pour les adultes et les enfants : il y a les CMP (pour adultes) et les CMPP (pour enfants). Ici, me dit-elle, les adultes et les enfants sont soignés dans les mêmes espaces. « *Quand j'ai commencé, les parents nous parlaient souvent de leurs enfants, et un jour je leur ai demandé : mais, vos enfants sont-ils aidés psychologiquement ? Je me rendais compte que non, et que souvent cela était lié au fait qu'il n'y avait pas de traducteur pour les parents car le cas de figure le plus répandu est que l'enfant parle le français mais les parents non. Du coup, les parents ne voulaient pas confier leurs enfants à une personne qui allait soigner leurs enfants, mais qui n'allait pas prendre le soin de leur traduire, à eux, ce qu'il se passait. Ici, nous faisons des séances de psychanalyse avec les parents, les enfants, et les interprètes sont là pour traduire pour les parents. Ce qui d'ailleurs soulage l'enfant car il n'est plus responsable de traduire pour les parents. On ne s'imagine pas à quel point l'enfant est le traducteur pour les parents : pour lire les lettres du gynécologue, pour lire les mauvaises nouvelles... bref, l'enfant est porteur de mauvaises nouvelles, et d'ailleurs, les enfants en général ne s'autorisent jamais à aller mal.* » Sibel me confie que le centre a un budget destiné aux interprètes qui est phénoménal. Je pense à la réunion que je viens d'avoir avec Isabelle et Elsa (les directrice et administratrice de production de la compagnie) sur les interprètes pour notre création aussi... je me dis que c'est plutôt bon signe que les choses se rejoignent...

En revenant sur mes notes, je lui pose une question qui me trotte dans la tête depuis le début de la séance :

Est-ce-que l'Histoire porte ses propres symptômes ? Ou plutôt, est-ce-que chaque période porte ses propres douleurs ? Je lui dis : « *Vous me parliez de 1994, est-ce-que vous avez remarqué une spécificité des symptômes selon le temps que nous habitons ?* » À cela sa réponse est ferme : « *Non, nous souffrons tous et de tout temps de la même manière.* » (Encore aujourd'hui je ne sais pas quoi penser de cette réponse). Je lui demande alors quels sont les symptômes les plus courants : elle me répond qu'il y en a 5. Elle ne m'en décrira que 3.

- LE SOMMEIL : le sommeil est le premier atteint. *« Et pourtant, si vous n'interrogez pas les gens sur leur sommeil jamais il ne vous diront d'eux-mêmes qu'ils ne dorment pas. Alors que tous les jours de leur existence, ils ne sont jamais reposés... Je me souviens d'une fois, c'était au CADA du 18^e, c'est le compagnon de chambre d'un jeune homme de 18 ans qui m'a emmené son colocataire. Il me demandait de le soigner car il criait dans la nuit et cela le réveillait. »*

- LA DOULEUR: *« Traverser la Méditerranée ça laisse des traces sur le corps. Le corps a sa propre mémoire »* Elle me dit une chose qui me bouleverse : *« Mais pour autant, il faut faire attention quand on enlève la douleur, car pour eux, inconsciemment, elle justifie leur raison d'être en exil, d'avoir quitté leur pays, leur famille, leur enfance... ça a été le cas de l'homme dont je vous ai parlé plus haut qui s'était exilé de la Turquie. C'est parce qu'on avait atteint à son corps qu'il avait fui. Mais si en France nous réparions tout, il n'aurait plus de raison de rester ici... »*

- LA CONCENTRATION/ LA MEMOIRE :*« Nous exigeons toujours des réfugiés qu'ils apprennent le français, qu'ils s'intègrent par la langue, mais les gens ne se rendent pas compte à quel point la mémoire et la concentration sont les premières choses touchées quand nous sommes atteints de traumatismes... il n'y a que très peu de place pour que d'autres choses arrivent dans leur tête. Beaucoup de réfugiés sont de grands professeurs d'Université, et pour autant, il est extrêmement difficile pour eux de se mettre à une nouvelle langue vu l'état psychologique dans lequel ils se trouvent.»* Je lui demande alors : *« Est-ce ce genre de choses que vous faites remonter politiquement ?* Elle me dit oui, elle me raconte une autre histoire. *« Nous ne pouvons pas nous dégager du terrain politique, par exemple, quand nous donnons rendez-vous à des patients pour qu'ils viennent faire une séance d'analyse chez nous, nous savons que nous leur faisons courir un risque : car la plupart peuvent être en situation irrégulière sur le territoire, donc rien que de prendre un métro pour venir jusqu'ici, c'est leur faire prendre le risque de se faire chopper par des contrôleurs s'ils n'ont pas de quoi payer leur ticket de métro et les conséquences peuvent donc être dramatiques pour eux... Du coup, nous avons un budget assez conséquent pour des pass Navigo. Pour qu'ils puissent payer leurs transports. Mais par exemple, Valérie Péresse il y a quelques années de cela, a enlevé le tarif Solidarité qui était précisément fait pour les personnes qui étaient déboutées du droit d'asile et qui leur permettaient d'avoir 75 % de réduction sur les pass Navigo. Cela a été un coup très grave dans les budgets des associations qui permettaient au moins à ces personnes-là de se déplacer sans risques. Nous avons donc décidé de travailler conjointement avec d'autres associations pour rétablir le pass. Et nous avons gagné.*
Et puis entre nous, un père qui a laissé ses enfants au pays, en vérité, il ne touche pas terre. Il n'y a pas de perspective pour lui, il ne peut pas l'imaginer et même s'il le pouvait les conditions sont si dures pour les réfugiés, de pire en pire... et sans perspective, quelle est la raison qui nous pousserait à retenir... »

Je quitte le centre de soin, avec un prochain rendez-vous pour lundi prochain avec une psychanalyste de ce centre. Je repense à un premier rendez-vous que j'ai eu plus tôt dans la journée avec Cathy Bouvard pour organiser une de mes résidences dans un centre social à Montfermeil avec les Ateliers Medecis. Elle me raconte une histoire : quand son enfant était petit, elle rentrait très tard dans la nuit. Son enfant lui demandait toujours de venir l'embrasser même à 2h du matin, même s'il dormait. Mais au réveil, n'étant pas certain que sa mère était rentrée, il lui demanda d'aller se mettre du rouge à lèvres avant de venir le voir et de l'embrasser pour qu'au matin, il soit certain qu'elle soit passée.

*LISTE DES QUESTIONS NON POSÉES

- Vous êtes-vous déjà dit : « je ne sais pas comment l'aider » ?
- Le futur, vous en pensez quoi ?

DISTRIBUTION

FRATERNITÉ, CONTE FANTASTIQUE

De Caroline Guiela Nguyen
avec l'ensemble de l'équipe artistique

Mise en scène Caroline Guiela Nguyen
Collaboration artistique Claire Calvi
Scénographie Alice Duchange
Création costumes Benjamin Moreau
Création lumières Jérémie Papin
Réalisation sonore et musicale Antoine Richard
Création vidéo Jérémie Scheidler
Dramaturgie Hugo Soubise, Manon Worms
Musiques originales
Teddy Gauliat-Pitois et Antoine Richard

Avec
Dan Artus
Saadi Bahri
Boutaina El Fekak
Hoonaz Ghojallu
Youssef Gueye
Maimouna Keita
Nanii
Elios Noël
Jean-Claude Oudoul
Alix Petris
Saaphyra
Vasanth Selvam
Hiep Tran Nghia
Anh Tran Nghia
Mahia Zrouki

Construction du décor
Atelier du Grand T, théâtre de Loire-Atlantique

Réalisation costumes
Ateliers du Théâtre de Liège

Production : Les Hommes Approximatifs

Production déléguée
Les Hommes Approximatifs et le Festival d'Avignon

Coproduction nationale – Odéon Théâtre de l'Europe, ExtraPôle Provence-Alpes-Côte d'Azur*, Comédie – CDN de Reims, Théâtre National de Bretagne, Théâtre National de Strasbourg, Châteauevallon scène nationale, Théâtre de l'Union – CDN du Limousin, Théâtre Olympia CDN de Tours, MC2 : Grenoble, La Criée – Théâtre national de Marseille, Le Grand T théâtre de Loire-Atlantique, Célestins - Théâtre de Lyon, Comédie de Colmar – CDN Grand Est Alsace, La rose des vents – Scène nationale Lille Métropole Villeneuve d'Ascq, Le Parvis – Scène nationale Tarbes Pyrénées, Théâtre National de Nice, Théâtre du Beauvaisis - Scène nationale.

Coproduction internationale - PROSPERO – Extended Theatre**, - Théâtre National Wallonie-Bruxelles, Théâtre de Liège, Les théâtres de la ville de Luxembourg, Centro Dramatico Nacional - Madrid, Dramaten - Stockholm, Schaubühne – Berlin, Teatro Nacional D. Maria II - Lisbonne, Thalia - Hambourg, Festival RomaEuropa,

Avec le soutien exceptionnel de la DGCA

Avec la participation du Jeune théâtre National, et de l'Institut français Paris

*Plateforme de production soutenue par la Région SUD Provence-Alpes-Côte d'Azur rassemblant le Festival d'Avignon, le Festival de Marseille, le Théâtre National de Nice, La Criée – Théâtre national de Marseille, Les Théâtres - Marseille, Aix-en-Provence, Anthéa-Antipolis Théâtre d'Antibes, Scène nationale Châteauevallon-Liberté et la Friche la Belle de Mai

** PROSPERO – Extended Theatre est un projet cofinancé par le programme Europe créative de l'Union européenne qui comprend : Le Théâtre de Liège, L'Odéon - Théâtre de L'Europe, Emilia Romagna Teatro Fondazione - Modena/Bologna, Schaubühne - Berlin, Göteborgs Stadsteater, Hrvatsko narodno kazaliste u Zagrebu, Sao Luiz Teatro Municipal - Lisboa, Teatros del Canal - Madrid, Teatr Powszechny – Warszawa et ARTE. Il accompagne l'ensemble du cycle FRATERNITÉ.

FRATERNITÉ, *Conte fantastique* est le second volet du cycle *FRATERNITÉ* qui compte à ce jour deux autres créations :
Les Engloutis (2021), court-métrage coproduit par Les Films du Worso et Les Hommes Approximatifs ; *L'Enfance, la Nuit*, spectacle créé à la Schaubühne à Berlin en 2022.



L'ENFANCE, LA NUIT

BERLIN

NOTE D'INTENTION

15 SEPTEMBRE 2020

Dans le cadre de mon travail de recherche pour le cycle *FRATERNITE, contes fantastiques*, je me suis attachée comme à chaque fois dans mes projets, à aller puiser dans le réel la matière des fictions qui vont naître au plateau. Je me suis particulièrement intéressée aux lieux qui soignent, en rencontrant leurs équipes et en assistant à leurs activités.

C'est comme cela que je me suis retrouvée dans deux centres de soin : le centre Minkowska et le Centre Primo Levi.

Ces deux centres ont comme mission de soigner les personnes ayant vécu un exil et qui, arrivant sur le territoire français, souffrent de traumatisme.

C'est en passant du temps dans ces lieux que j'ai découvert une pratique de soin pluridisciplinaire : les patients sont suivis par des médecins généralistes, des kinésithérapeutes, des psychanalystes et des assistantes sociales. Dans chacun de ces soins, les patients sont aussi suivis par des traducteurs. Et chaque patient, chaque blessure, soulève des questions politiques. Ainsi, dans ces centres retrouve-t-on des juristes.

Le soin de l'autre, passe donc aussi, par une pensée de l'espace politique.

C'est suite à une grande discussion que j'ai eu avec la directrice du Centre Primo Levi que l'histoire que je vais vous raconter s'est imposée à moi.

La directrice, Sibel Agrali dirige ce centre depuis maintenant 20 ans, elle est psychanalyste et avant cela, elle était traductrice. Très vite dans l'entretien, elle me parle de la particularité de soigner des personnes dans le centre dans leur langue maternelle. Elle me confie que la présence des traducteurs dans le soin est extrêmement peu développée en France et que la plupart des personnels soignants est encore réticente à l'idée de faire intervenir une autre personne dans le dialogue avec les « malades ».

Elle me raconte ainsi une chose qui est le point de départ de mon projet : « *Souvent, quand la personne souffrante n'a pas de traducteur auprès d'elle, ce sont les enfants qui traduisent pour les parents. L'enfant se retrouve dans la position où il traduit les lettres ordonnances, les résultats d'examen gynécologique... c'est lui qui lit les acceptations ou les refus de rester sur le territoire aussi. Bref, l'enfant devient, malgré lui, l'annonceur de la mauvaise nouvelle. Et c'est très grave, car il absorbe la violence du monde et il le traduit aux êtres qui lui sont le plus cher.* »

En écoutant cette histoire, je me suis souvenue de deux choses :

La première est une phrase d'Antigone de Sophocle qui dit : « *Personne n'aime le messager porteur d'une mauvaise nouvelle* ».

La deuxième est un article dans Mediapart : il raconte qu'actuellement, en Suède, des enfants tombent mystérieusement dans le coma. Ces enfants ont pour point commun d'être dans des familles suspendues de migrants attendant une régularisation de leur situation. Souvent, les familles sont touchées de ce que nous appelons en France d'un OQTF (Obligation de Quitter le Territoire). Ces enfants sont donc touchés par ce que certains spécialistes appellent : le syndrome de résignation.

Ainsi, mon projet d'écriture et de spectacle est le suivant.

Je souhaiterais imaginer un conte, tout se passerait la nuit par exemple. Dans ce conte, des enfants seraient touchés par une malédiction, celle de dormir à jamais, tant qu'un de leurs parents ne viendrait pas les embrasser. Avant de tomber dans le sommeil, ces enfants seraient suivis par des médecins, des scientifiques qui tenteraient de comprendre leurs blessures. Et c'est ainsi toute une communauté de personnes qui se mettrait à penser : comment soigner l'enfant ?

Médicalement, politiquement.

Pour l'instant, mes bases de fiction sont ici, mais il m'apparaît très clair, que je souhaiterais travailler avec des enfants sachant parler une autre langue que l'allemand. Une langue d'un pays nous raconte l'immigration (je pense à la Turquie ?). Je souhaiterais aussi travailler avec les comédiens de Schaubühne sur la question du soin : comment soigner ? Qu'est-ce que soigner quand la blessure cristallise le corps et la politique ?



OPUS N°4

LETTER TO THE NATIONAL THEATER

18 NOVEMBRE 2020

« I have given a workshop at the National Theater in London with several actors that we took care to select beforehand.

This workshop allowed me one extremely important thing in my work which is to be in this city in London and to write from this place there, with actors who compose this city. Finally in the same way as for SAIGON, a show for which I had to write in Ho Chi Minh City, I felt that for this project there, there are things that are anchored in London. This week of workshop therefore allowed me to give a dimension to the project. This stay allowed me to embrace problems linked to problems of ethics, ethics commissions, not from the point of view of France but from another point of view, that of England. And in concrete terms, this involves meeting with English actors. I'm absolutely convinced, from France, that the issue of diversity on stage is extremely important and that it has to be said that England has taken a step further than France. I feel it in a much more coherent element for me and which gives me desires, which gives me the tools to create with the world that is ours today.

It also allowed me to be in contact with Alexander Zeldin who is a director whom I feel close to, as well as Rufus Norris with whom I was able to advance on the project and refine the contours of the project and refine my visions on the project.

It's a great privilege to have been able to hold this workshop to advance and refine my show project in London.

This project will be the fourth part of the Fraternity-Fantastic Tales cycle, on the gift of life time."

Caroline Guiela Nguyen

DIRECTION ARTISTIQUE

Caroline Guiela Nguyen, autrice et metteuse en scène

T : +33 (0)6 09 7287 33

PRODUCTION

Isabelle Nougier, directrice de production

T : +33(0)6 12 81 23 87

M : i.nougier@leshommesapproximatifs.com

Elsa Hummel-Zongo, administratrice de production

T : +33(0)7 68 05 26 23

M : e.hummelzongo@leshommesapproximatifs.com

Stéphane Triolet, administrateur de production

M : s.triolet@leshommesapproximatifs.com

PRESSE / COMMUNICATION

Coline Loger

M : c.loger@leshommesapproximatifs.com

TECHNIQUE

Xavier Lazarini, directeur technique

M : x.lazarini@leshommesapproximatifs.com

T : +33 (0)6 21 05 10 55

La compagnie Les Hommes Approximatifs est conventionnée par le Ministère de la Culture - DRAC Auvergne Rhône-Alpes (CERNI), la Région Auvergne-Rhône-Alpes et la Ville de Valence. Elle est subventionnée par le Conseil départemental de la Drôme. La compagnie bénéficie du soutien de l'Institut français à Paris dans le cadre de ses activités internationales.



La Région
Auvergne-Rhône-Alpes



**INSTITUT
FRANÇAIS**



LESHOMMESAPPROXIMATIFS.COM

SIÈGE SOCIAL

16 RUE CHORIER, 26000 VALENCE

ADRESSE POSTALE

C/O MEZCAL, 18 RUE GODEFROY, 69006 LYON

ASSOCIATION LOI 1901

N° SIRET 511 870 628 000 35, CODE APE 9001 Z

TVA INTRACOMMUNAUTAIRE FR46511870628

LICENCES 2-1026587, 3-1026588

LES HOMMES APPROXIMATIFS